

LA VILLE ET LES CHIENS

LA CIUDAD Y LOS PERROS

UN FILM DE FRANCISCO LOMBARDI

D'APRÈS LE ROMAN
“LA VILLE ET LES CHIENS”
DE MARIO VARGAS LLOSA



BOBINE FILMS PRÉSENTE « LA VILLE ET LES CHIENS » UN FILM DE FRANCISCO LOMBARDI AVEC PABLO SERRA, GUSTAVO BUENO, JUAN MANUEL OCHOA, EDUARDO ADRIANZÉN, LUIS ÁLVAREZ, ALBERTO ISOLA, SCENARIO JOSÉ WATANABE, DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE PILI FLORES GUERRA, MONTAGE GIANFRANCO ANNICHINI, AUGUSTO TAMAYO, SON GUILLERMO PALACIOS, MUSIQUE ENRIQUE ITURRIAGA, DIRECTEUR DU CASTING MANOLO CASTILLO, PRODUCTEUR FRANCISCO LOMBARDI, PRODUCTEUR EXÉCUTIVE EMILIO MOSCOSO, PRODUCTION INCA FILMS, FRANCISCO LOMBARDI

Bobine Films
présente

LA VILLE ET LES CHIENS

Un film de
FRANCISCO LOMBARDI

d'après le roman de Mario Vargas Llosa

Fiction – 1985 – 135 minutes – Pérou – VOSTF

AU CINÉMA LE 08 AVRIL
Réédition en copie restaurée

Photos et matériel de presse disponibles sur :
www.bobine-films.fr

Attaché de presse
François Vila
francoisvila@gmail.com
06 08 78 68 10

Bobine Films
Jovita Maeder
jovitamaeder@bobine-films.fr
0695646285

A close-up, monochrome photograph of a young man's face. He has dark hair and is looking directly at the viewer with a serious, intense expression. His eyes are dark and deep-set. He is wearing a light-colored, collared shirt, possibly a uniform. The lighting is dramatic, highlighting his features against a dark background.

Synopsis

Alberto, un jeune homme passionné de poésie, rentre dans un collège militaire pour y poursuivre ses études secondaires. Dès son arrivée, il se retrouve confronté à un monde régi par la peur et les humiliations que subissent les différents pensionnaires, persécutés par l'impitoyable El Jaguar et son petit groupe. Lorsque l'un des élèves décède mystérieusement, Alberto décide d'en informer ses supérieurs. Mais face à un scandale qui s'annonce inévitable, la hiérarchie s'y oppose afin de préserver la réputation de l'établissement...

Note d'intention du réalisateur

La Ville et les Chiens est certainement l'un des romans qui m'a le plus marqué. Plus qu'un simple plaisir de lecteur, le roman de Mario Vargas Llosa a été une véritable révélation pour le jeune homme que j'étais dans le Pérou des années 1960. Lorsque je l'ai lu, j'ai senti qu'il y avait matière à en tirer une adaptation cinématographique. La langue de ce grand écrivain est incomparable et, avec cet ouvrage, il signait un classique qui n'a pas pris une ride. Entre l'année où il a été publié (1963) et la présentation de mon film au Festival de Cannes (Quinzaine des réalisateurs 1985), vingt-deux ans se sont écoulés. Y a-t-il eu du changement au cours de ces deux décennies ? Avons-nous observé une évolution dans la société péruvienne ? Hélas, force est de constater que ce ne fut pas vraiment le cas. La société désintégrée et multiple, pleine de violence et de répression, était encore d'une terrible actualité au Pérou. Comme si finalement, rien n'avait changé.

Un monde en vase clos

Avec *La Ville et les Chiens*, j'ai choisi volontairement de réaliser un film qui se déroule dans un espace clos. À de rares exceptions, l'intrigue se déroule essentiellement entre les murs d'un lycée militaire. Les personnages sont enfermés à la fois physiquement mais également de manière plus pernicieuse dans un système qui va petit à petit les détruire et dont il semble bien difficile de s'extraire. Dans ce microcosme que je décris, plusieurs classes sociales cohabitent. Ou plutôt tentent de cohabiter car le mélange de races et de cultures n'est pas quelque chose d'aisé à mettre en place. Une véritable hiérarchie s'établit entre les différents pensionnaires qui correspond finalement à celle que l'on observe dans la société péruvienne dont l'organisation est assez verticale. Avec ce film, je voulais réaliser une allégorie pratiquement sans fard du fonctionnement social du Pérou contemporain. C'est pourquoi il était important que l'on retrouve, parmi les différents personnages, des blancs, mais aussi des noirs, des métis ou encore des indiens.

Réaliser un huis clos n'était pas en soi quelque chose de nouveau pour moi. *La Ville et les Chiens* n'était que mon quatrième film mais j'avais déjà exploité ce principe d'une narration dans un espace restreint dans certains de mes précédents longs-métrages à l'image de *Maruja en el infierno* (1983). Après *La Ville et les Chiens*, j'ai souhaité, au contraire, privilégier les espaces ouverts et donner un peu plus d'oxygène à mes personnages. D'une certaine manière, cette adaptation du roman de Mario Vargas Llosa représente donc la fin d'un cycle dans mon travail de réalisateur.

Le choix des acteurs

Plusieurs générations de comédiens se donnent la réplique. Aux côtés de Gustavo Bueno et Alberto Isola, j'ai fait appel à de jeunes acteurs qui étaient peu connus voire inconnus à l'époque mais qui sont devenus de véritables pointures du théâtre et du cinéma au Pérou par la suite. C'est notamment le cas d'Aristóteles Picho, Toño Vega et bien sûr de l'incroyable Juan Manuel Ochoa « qui est sensationnel dans le rôle d'El Jaguar. Je suis heureux de me dire que ces comédiens incroyables ont en quelque sorte débuté devant ma caméra. *La Ville et les Chiens* est pour cette raison, et bien d'autres encore, l'un de mes films dont je suis le plus fier encore aujourd'hui.

Entretien avec Francisco Lombardi

Quel souvenir gardez-vous de votre première lecture du roman *La Ville et les Chiens* de Mario Vargas Llosa dont votre film est adapté ?

Lorsque j'étais adolescent, j'avais déjà un certain goût pour la lecture grâce à mon père qui était un grand lecteur. Il m'a recommandé des livres mais aussi des écrivains européens et nord-américains. Lorsque j'ai découvert *La Ville et les Chiens*, un nouvel univers littéraire s'est ouvert à moi. Ce fut une véritable révélation. Les personnages de cette histoire m'étaient familiers et les lieux qui étaient décrits étaient ceux que je fréquentais. Je me souviens de mes dernières années de lycée et de cette idée que la littérature n'était pas uniquement quelque chose de vague mais, bien un univers proche de mon expérience personnelle. Après la lecture du roman de Mario Vargas Llosa, la littérature est devenue partie intégrante de mon projet personnel. J'avais vaguement rêvé de faire des films mais, à cette époque au Pérou, le cinéma n'existe pas presque pas. Je pensais qu'il était plus raisonnable que je me consacre à la littérature. Dire que *La Ville et les Chiens* a profondément marqué ma vie est donc un doux euphémisme.

Comment s'est déroulé le travail d'adaptation de ce texte fondateur de la littérature péruvienne ?

Il se trouve que Mario Vargas Llosa avait vu l'un de mes films du début des années 1980 (*Maruja en el infierno* - 1983, ndlr) et l'avait beaucoup aimé. Cela m'a encouragé à lui demander s'il était possible d'adapter *La Ville et les Chiens* pour le cinéma. Il avait déjà reçu des propositions dans ce sens mais il s'agissait uniquement d'adaptations étrangères. Ce qu'il ne souhaitait pas puisqu'il voulait que l'histoire reste au Pérou puisque l'univers qu'il dépeignait dans le livre était très proche de la société péruvienne. Finalement, les choses ont été assez simples malgré la négociation des droits avec son agent qui a été une étape assez fastidieuse.

Tout au long de ce processus d'adaptation, Mario Vargas Llosa s'est montré extrêmement bienveillant et m'a donné carte blanche. J'ai travaillé sur le scénario avec José Watanabe et nous le lui avons présenté avant le début du tournage. À l'exception d'une petite remarque sur une scène que j'avais rajouté et qu'il m'a demandé de supprimer, il m'a laissé une totale liberté. À plusieurs reprises, il est venu nous rendre visite sur le plateau. Lorsqu'il a vu le film terminé, il a fait part de sa satisfaction et j'en étais évidemment très heureux.

Votre film se déroule presque exclusivement dans l'enceinte d'une école militaire. De quelle manière avez-vous abordé le genre du huis clos ?

J'avoue que j'ai une prédilection particulière pour les espaces clos. Plusieurs de mes films se déroulent d'ailleurs dans des environnements à l'intérieur desquels les personnages se débattent avec plusieurs conflits spécifiques. Je discute beaucoup avec les comédiens sur la manière dont ils construisent les personnages et la manière dont ils analysent les caractères. Cela est notamment visible dans les premiers films que j'ai réalisés. Petit à petit, mes longs-métrages ont commencé à intégrer de plus grands espaces. C'est notamment le cas de *La Gueule du Loup* (1988), le film qui a suivi *La Ville et les Chiens*. Au début de ma carrière, il est vrai que j'aimais beaucoup confiner mes personnages dans des espaces restreints, ce qui a donné de nombreuses interprétations de critiques à ce sujet. De mon point de vue, c'était surtout un processus intuitif.

Ce qui est frappant, c'est également la manière dont vous plongez d'emblée le spectateur dans cet univers de terreur et d'humiliation. À cet égard, la première scène où l'on voit de nombreux pensionnaires être bizutés est particulièrement éprouvante...

Cette scène inaugurale, avec ces élèves en train de se battre comme dans un combat de chiens, est comme une métaphore du processus de déshumanisation engendré par ce type d'institutions militaires. Lorsque j'ai lu *La Ville et les Chiens*, cette introduction m'a profondément marquée. Je me suis imaginé rapidement son potentiel cinématographique. D'emblée, elle plonge le spectateur dans un univers très spécifique.

Au fur et à mesure que l'histoire avance, plusieurs genres cinématographiques se mélangent. On pense au film carcéral mais aussi au drame ainsi qu'au thriller avec l'enquête autour de la mort du personnage surnommé « L'Esclave ». Comment le définiriez-vous ?

Le livre de Mario Vargas Llosa nous guide sur ces chemins. Pour l'adaptation du roman, nous avons suivi le principe de nous concentrer sur le présent de l'histoire. Il était important de respecter scrupuleusement l'esprit de l'ouvrage puisque c'est une œuvre que j'admire profondément. Outre *La Ville et les Chiens*, j'ai signé plusieurs adaptations de romans pour le cinéma comme *Tombés du ciel* (1990) d'après *Charognards sans plumes* de Julio Ramón Ribeyro, *Sans pitié* (1994) d'après *Crimes et châtiments* de Dostoïevski, ou encore *Tinta Roja* (2000) d'après le roman d'Alberto Fuguet. Ces textes m'ont amené à envisager différentes formes d'adaptation. Mais de toutes celles que j'ai signées, *La Ville et les Chiens* est peut-être celle dont j'ai essayé de suivre l'essence du livre avec le plus de fidélité.

Si la grande majorité des personnages sont masculins, il y a tout de même le personnage de Teresa, interprétée par Liliana Navarro, qui apporte une certaine respiration au film. Parlez-nous en...

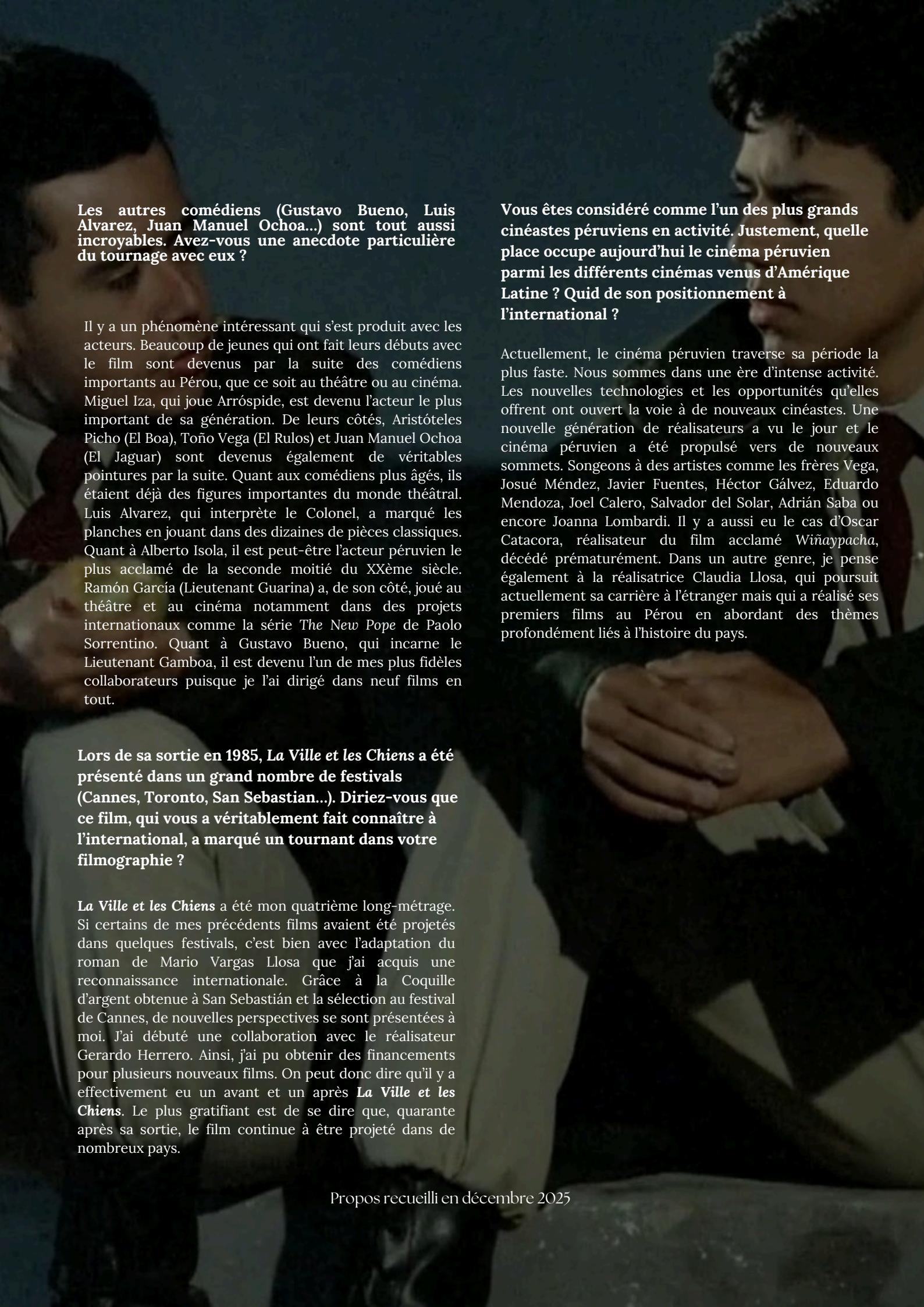
Teresa est à la fois le point de convergence mais aussi de divergence entre le Poète et l'Esclave. Elle représente en quelque sorte l'antithèse de cet univers masculin fait de confrontations et de violences. Néanmoins, elle finit par devenir, de manière involontaire, un facteur de division. C'est un personnage noble qui aurait certainement mérité un développement un peu plus approfondi mais que je n'ai pas exploité davantage en raison de la durée du film. Lorsque l'on adapte un roman pour le cinéma, il faut malheureusement faire des choix et procéder à quelques coupes comme ce fut le cas ici avec le personnage de Teresa.

Le dénouement du film est assez édifiant. Certaines questions semblent avoir trouvé des réponses mais tout ne semble pas réglé pour autant. Comment peut-on l'interpréter ?

Il est vrai que la fin du film soulève de nombreuses questions. Elle est finalement cohérente avec l'ambiguïté qui traverse toute l'histoire. On ne sait jamais vraiment comment interpréter certaines actions des personnages. Prenons le cas d'El Jaguar. Dans certains cas, il est vu comme le méchant du film alors qu'à d'autres moments, il obéit à un code d'honneur qui force l'admiration. Le Poète est aussi difficile à cerner puisqu'il semble mépriser l'Esclave mais il va finalement tout sacrifier pour le défendre. C'est le point de départ du film. Les personnages sont complexes, contradictoires et ambigus. Au final, qui a tué l'Esclave ? À l'issue des différentes projections, cette question revient systématiquement dans la bouche des spectateurs. Cela aurait pu être l'œuvre d'El Jaguar puisqu'il s'incrimine lui-même. Mais le personnage aurait aussi bien pu être tué par une balle perdue. Tout ça pour dire qu'il n'y a pas de certitude absolue. D'une manière ou d'une autre, les différents personnages du film sont tous victimes d'un système qui promeut la violence et une série de valeurs dont les conséquences mènent à la déshumanisation des personnes.

Dans le rôle principal, celui d'Alberto, vous avez dirigé le jeune acteur Pablo Serra que vous aviez déjà fait tourner dans un autre de vos films, *Maruja en el infierno* (1983). A quel moment avez-vous su qu'il serait parfait pour interpréter votre héros ?

Au départ, Pablo Serra devait interpréter l'Esclave mais il n'a pas voulu jouer ce rôle. Ce que j'avais trouvé assez étrange puisqu'il était alors un très jeune acteur et qu'il y avait alors peu de films produits au Pérou à cette époque. Plus tard, j'ai appris par le directeur de casting qu'il convoitait en secret le rôle du Poète et que s'il ne l'obtenait pas, il préférait tout simplement ne pas participer au film. Pendant ce laps de temps, j'ai fait passer des auditions à d'autres acteurs. Jusqu'au jour où Pablo Serra, est revenu vers moi et m'a demandé de lui donner une chance pour le rôle du Poète. Il se trouve qu'il m'a totalement convaincu et que j'aurais finalement du mal à imaginer aujourd'hui un autre comédien que lui pour jouer ce rôle.



Les autres comédiens (Gustavo Bueno, Luis Alvarez, Juan Manuel Ochoa...) sont tout aussi incroyables. Avez-vous une anecdote particulière du tournage avec eux ?

Il y a un phénomène intéressant qui s'est produit avec les acteurs. Beaucoup de jeunes qui ont fait leurs débuts avec le film sont devenus par la suite des comédiens importants au Pérou, que ce soit au théâtre ou au cinéma. Miguel Iza, qui joue Arróspide, est devenu l'acteur le plus important de sa génération. De leurs côtés, Aristóteles Picho (El Boa), Toño Vega (El Rulos) et Juan Manuel Ochoa (El Jaguar) sont devenus également de véritables pointures par la suite. Quant aux comédiens plus âgés, ils étaient déjà des figures importantes du monde théâtral. Luis Alvarez, qui interprète le Colonel, a marqué les planches en jouant dans des dizaines de pièces classiques. Quant à Alberto Isola, il est peut-être l'acteur péruvien le plus acclamé de la seconde moitié du XXème siècle. Ramón García (Lieutenant Guarina) a, de son côté, joué au théâtre et au cinéma notamment dans des projets internationaux comme la série *The New Pope* de Paolo Sorrentino. Quant à Gustavo Bueno, qui incarne le Lieutenant Gamboa, il est devenu l'un de mes plus fidèles collaborateurs puisque je l'ai dirigé dans neuf films en tout.

Lors de sa sortie en 1985, *La Ville et les Chiens* a été présenté dans un grand nombre de festivals (Cannes, Toronto, San Sebastian...). Diriez-vous que ce film, qui vous a véritablement fait connaître à l'international, a marqué un tournant dans votre filmographie ?

La Ville et les Chiens a été mon quatrième long-métrage. Si certains de mes précédents films avaient été projetés dans quelques festivals, c'est bien avec l'adaptation du roman de Mario Vargas Llosa que j'ai acquis une reconnaissance internationale. Grâce à la Coquille d'argent obtenue à San Sebastián et la sélection au festival de Cannes, de nouvelles perspectives se sont présentées à moi. J'ai débuté une collaboration avec le réalisateur Gerardo Herrero. Ainsi, j'ai pu obtenir des financements pour plusieurs nouveaux films. On peut donc dire qu'il y a effectivement eu un avant et un après *La Ville et les Chiens*. Le plus gratifiant est de se dire que, quarante ans après sa sortie, le film continue à être projeté dans de nombreux pays.

Vous êtes considéré comme l'un des plus grands cinéastes péruviens en activité. Justement, quelle place occupe aujourd'hui le cinéma péruvien parmi les différents cinémas venus d'Amérique Latine ? Quid de son positionnement à l'international ?

Actuellement, le cinéma péruvien traverse sa période la plus faste. Nous sommes dans une ère d'intense activité. Les nouvelles technologies et les opportunités qu'elles offrent ont ouvert la voie à de nouveaux cinéastes. Une nouvelle génération de réalisateurs a vu le jour et le cinéma péruvien a été propulsé vers de nouveaux sommets. Songeons à des artistes comme les frères Vega, Josué Méndez, Javier Fuentes, Héctor Gálvez, Eduardo Mendoza, Joel Calero, Salvador del Solar, Adrián Saba ou encore Joanna Lombardi. Il y a aussi eu le cas d'Oscar Catacora, réalisateur du film acclamé *Wiñaypacha*, décédé prématurément. Dans un autre genre, je pense également à la réalisatrice Claudia Llosa, qui poursuit actuellement sa carrière à l'étranger mais qui a réalisé ses premiers films au Pérou en abordant des thèmes profondément liés à l'histoire du pays.



Francisco Lombardi

Francisco Lombardi est l'un des plus grands réalisateurs péruviens en activité. Il étudie tout d'abord le septième art à l'université de Santa Fe en Argentine avant de devenir critique de cinéma. Mais c'est en tant que cinéaste qu'il se fait un nom dès la seconde moitié des années 1970 avec des films tels que *Muerte al amanecer*, *Maruja en el infierno* ou encore ***La Ville et les Chiens***, adapté du roman de Mario Vargas Llosa, qui le fait connaître à l'international grâce à de nombreuses sélections dans plusieurs festivals prestigieux (Cannes, Toronto, San Sebastián...).

En près de cinquante ans de carrière et une vingtaine de films, Francisco José Lombardi s'est attaché à montrer les dysfonctionnements de la société péruvienne. Dans ses longs-métrages, la corruption, le mensonge ou encore la violence sont régulièrement dénoncés. Cinéaste engagé, il a également adapté de nombreux écrivains pour le cinéma notamment Mario Vargas Llosa dont il a porté deux romans à l'écran (***La Ville et les Chiens*** - 1985 ; *Pantaleón y las visitadoras* - 2000) mais aussi Julio Ramón Ribeyro (*Tombés du ciel* - 1990 d'après *Charognards sans plumes*), Fiodor Dostoïevski (*Sans pitié* - 1994, d'après *Crimes et châtiments*) ou encore Jim Thompson (*Sous la peau* - 1996 d'après *Le Démon dans ma peau*).

Son dernier film, *El corazón del lobo*, est sorti en octobre 2025 au Pérou après avoir été présenté au Festival de Cine de Lima PUCP.



Filmographie du réalisateur

- 1977 - Muerte al Amanecer
- 1978 - Cuentos Inmorales
- 1981 - Muerte de un Magnate
- 1983 - Maruja en el infierno
- 1985 - La Ville et les chiens (*La Ciudad y los perros*)
- 1988 - La Boca del lobo (*La Gueule du loup*)
- 1990 - Caídos del cielo (*Tombés du ciel*)
- 1994 - Sin compasión (*Sans pitié*)
- 1996 - Bajo la piel
- 1998 - No se lo digas a nadie
- 1999 - Pantaleon y las visitadoras
- 2000 - Tinta Roja
- 2003 - Ojos que no ven
- 2006 - Mariposa Negra
- 2008 - Un cuerpo desnudo
- 2015 - Dos besos
- 2022 - La decisión de Amelia
- 2025 - El corazón del lobo

Fiche technique

Réalisateur et scénariste
Adaptation
Chef opérateur
Montage
Musique
Assistant de réalisation
Script
Ingénieurs du son
Chef costumier
Cheffe maquilleuse
Direction Artistique
Produit par
Producteur exécutive
Distribution

Francisco Lombardi
José Watanabe
Pili Flores Guerra
Gianfranco Annichini , Augusto Tamayo
Enrique Iturriaga
Guayo Cayo
Judith Vélez
Guillermo Palacios
Monica Alpaca
Narda Aginaga
Lloyd Moore
Francisco J. Lombardi - INCA FILMS
Emilio Moscoso
Bobine Films

Casting

Pablo Serra
Gustavo Bueno
Juan Manuel Ochoa
Eduardo Adriánzén
Luis Álvarez
Alberto Isola
Liliana Navarro

Le Poète
Le Lieutenant Gamboa
Le Jaguar
L'Esclave
Le Colonel
Le Major
Teresa